

## Histoire de familles n° 9

L'histoire d'une ville est aussi l'histoire de ses familles.

Les Archives municipales proposent aux personnes intéressées de raconter leur trajectoire familiale à Fontenay aux Roses.

### *Histoire de la famille Moulin-Schaffholtz*

### *ou Histoire d'une vie*

*par Pierre SCHAFFHOLTZ*

Mon grand père, Eugène Louis MOULIN était né le 8 juin 1879 dans la Sarthe à Nogent le Rotrou (rattachée en 1986 à Nogent le Gesnois), fils d'Emile Louis MOULIN né en 1848 et de Pauline CARI E née en 1851, où son père était journalier. Il avait deux sœurs.

Ma grand-mère, Léa Alexandrine MOURRIER était née le 4 avril 1881 en Seine et Marne à Nemours d'Achille MOURRIER et de Marie Louise ROUX, où son père était déménageur. Elle avait un frère et deux sœurs. Marie Louise décéda en 1884.

Ils s'étaient mariés en juin 1905 et étaient venus s'installer à Bussy Saint Antoine, village situé en Seine et Marne devenu le département de l'Essonne.



*Mariage de Eugène MOULIN et Léa MOURRIER en Juin 1905.*

Lui travaillait dans une grande propriété sur les bords de l'Yerres en qualité de jardinier paysagiste, elle était cuisinière.

Le 24 novembre 1910, ils donnent naissance à ma mère Lucienne Léa MOULIN, fille unique. En 1912, ils achètent une petite maison construite sur 1500 m<sup>2</sup> de terrain et viennent s'installer à Fontenay-aux-Roses, passage des Ormeaux (devenue le 8 Allée des Ormeaux, et ensuite rue des Ormeaux).

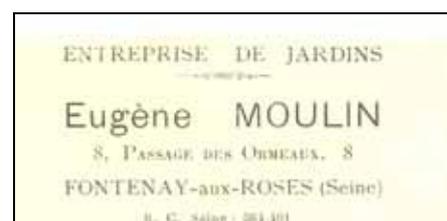
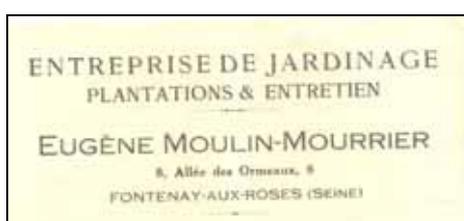
Continuant son activité de jardinier paysagiste, mes grands-parents montent une entreprise. Ma grand-mère n'exerce plus d'activité, elle s'occupe de sa fille et gère l'affaire familiale, avec une grande efficacité.



*La maison du 8 passage des Ormeaux.*

Dans les environs immédiats, les clients sont vite trouvés, notamment boulevard de la République et ensuite dans les propriétés entourant le parc de Sceaux. Devant l'expansion que prend l'entreprise, des employés sont embauchés. Ils seront jusqu'à 37. Le travail ne manque pas, outre la création de jardin d'ornement, il faut aussi en assurer l'entretien périodique. Les arbres et les arbustes viennent des pépinières Croux, les rosiers de chez Delbard.

Entête de factures «Entreprise Moulin Mourrier» et «Entreprise Moulin» après le décès de ma Grand-mère en 1937.



*Léa et Eugène Moulin dans leur jardin.*

Dans leurs temps libres, ils s'occupent de leur propre jardin.

Mon grand-père plante devant la maison un rosier parapluie blanc qui, après quelques années atteindra plus de cinq mètres de diamètre et sous lequel il met, en fonction des saisons, des tulipes, des pensées, des bégonias, etc.... Au dessus de la porte donnant allée des Ormeaux, il

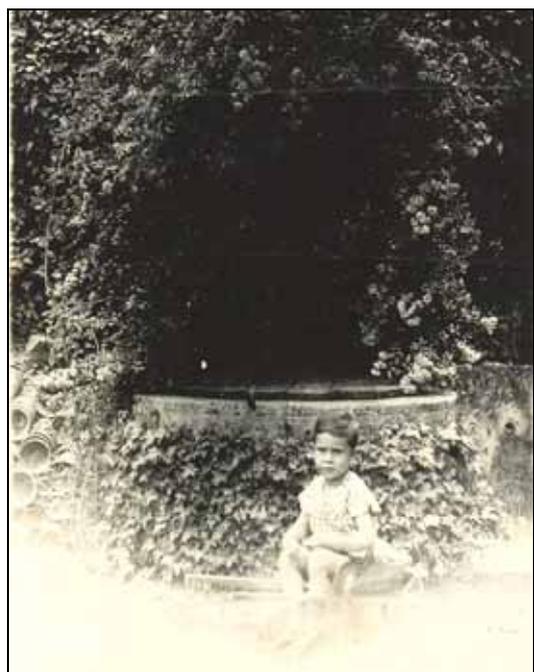


*Mon grand-père Eugène Moulin devant son rosier parapluie.*

fait courir une glycine mauve qui recouvrait également le sommet du mur de pierre. Celui-ci était prolongé par une haie de troènes. De chaque côté d'une longue allée perpendiculaire, bordée par une rangée de buis, de magnifiques rosiers grimpant sont plantés. Leurs couleurs et leurs parfums étaient un enchantement quand on passait.

Au bout de cette allée trônait un puits de cinq mètres de profondeur qui était recouvert d'une pergola en fer forgé sur laquelle il fit courir un rosier blanc à petites fleurs. Sous la margelle, il fit grimper un

lierre. Des arbres fruitiers furent également plantés, deux cerisiers, des pêchers, des poiriers ainsi qu'un pommier «Belle Fleur Jaune» qui produisit un fruit pesant environ 740 grammes. Mon grand-père me la donna, elle me fit plusieurs repas. Le reste du terrain servait à la culture de légumes et de fleurs qu'il utilisait dans son activité professionnelle.



*Moi, Pierre, âgé de 3 ans en 1941 devant le puits.*



*L'allée bordée de rosiers, au fond le puits.*

Pendant la guerre 14/18, mon grand-père fut affecté à Issy-les-Moulineaux en tant qu'infirmier.

Une fois les hostilités terminées, les affaires reprennent et sont prospères. Le 25 juin 1925, ils acquièrent en viager de monsieur et madame LAMOUCHE une maison au 3 rue de la Gare, bâtie sur un terrain de 229 m<sup>2</sup> (deviendra le 19 rue de la Gare puis le 19 rue Robert Marchand). Une partie de ce terrain se trouvera expropriée par la Compagnie des Chemins de Fer Paris Orléans (acte établi le 4 janvier 1932) ramenant la superficie à 170m<sup>2</sup>, ainsi que d'autres biens situés à Paris qui seront tous loués.

Cette maison avait été construite par les vendeurs sur un terrain acheté le 21 septembre 1896 à Madame BRETON (veuve de monsieur Etienne JUY). Madame BRETON tenait ce terrain de son père Jean

Baptiste, par acte du 27 août 1859, lui-même veuf depuis le 5 janvier 1846 de Madame Marie BONNEJEAN sa première épouse. Monsieur Jean Baptiste BRETON eu 8 enfants dont Louise Denise qui épousa Monsieur Henri Epiphane CHEVILLON. Monsieur et Madame LAMOUCHE avaient gardé l'usufruit de cette maison.

Lucienne MOULIN grandit et fait sa scolarité à Fontenay. Mon grand-père la charge pendant les vacances de parcourir les rues afin de ramasser avec un seau, une pelle et une balayette le crottin laissé par les chevaux encore nombreux après la guerre. Ces excréments constituaient un excellent fumier utilisé pour fertiliser les diverses plantations. Jeune fille elle apprit la couture et travailla chez le grand couturier Anglais Charles Frédéric WORTH, qui habitait l'Impératrice Eugénie, la Tzarine de Russie, la Reine d'Italie, Elizabeth d'Autriche et quelques riches Américaines,(entre autres).



*Mon grand-père pendant la guerre 14/18 infirmier.*



*Ma mère Lucienne Moulin âgée de 6 ans (1916).*



*Lucienne MOULIN à 20 ans (1930).*



*Lucienne Moulin âgée de 11 ans (1921).*

En 1932, ma mère fait chez des amis la connaissance d'André Gabriel Jean SCHAFFHOLTZ, né à Paris 13<sup>ème</sup> le 6 mars 1910, fils de Lucien Albert SCHAFFHOLTZ né le 14 mars 1888, et de Berthe Marie LAUDRIN née le 17 février 1890. Il eu deux frères, dont un



*Mariage d'André  
SCHAFFHOLTZ et de  
Lucienne MOULIN le 8 Juillet  
1933.*

décédé à huit jours. Ils se marient le 8 juillet 1933 à la Mairie et à l'Eglise de Fontenay. Ils habitent tout d'abord Paris et, après le décès de ma grand-mère maternelle survenu le 10 février 1937, viennent s'installer chez mon grand-père, allée des Ormeaux. Il est alors âgé de 58 ans. Il licencie ses employés et continue seul son activité. Je viens au monde le 3 octobre 1938 dans cette même maison. On me prénomme Pierre Eugène Lucien, pour lui j'étais son « petit coco ». Je l'accompagnais quelques fois chez ses clients.

J'adorais aller particulièrement à Bagneux chez un fabricant de gaufrettes et de cigares. J'avais droit à chaque passage à d'excellentes friandises. De son côté, ma mère m'a très longtemps appelé « mon petit Pierre ».

Mon grand père décèdera en 1948.

La famille SCHAFFHOLTZ est originaire d'Alsace, du Haut Rhin et plus exactement de SAUSHEIM, banlieue de Mulhouse. Pendant la guerre de 1870, une partie de la famille reste en Alsace, l'autre, pour ne pas vivre sous l'autorité allemande, émigre à Paris et s'installe rue de Patay dans le 13<sup>e</sup> arrondissement.

En vertu de l'article 2 du traité de paix du 10 mai 1871, il fallait, pour ceux qui le souhaitaient, manifester par écrit vouloir opter pour la nationalité française, ce qui entraînait de facto la perte de la qualité de sujet de l'Empire Allemand.

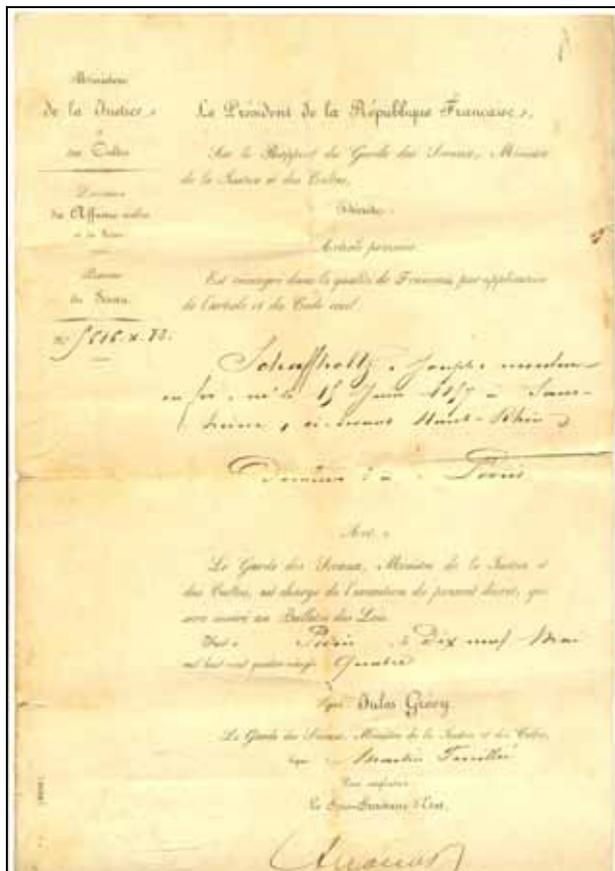


*André SCHAFFHOLTZ  
mon père à 22 ans  
(1932).*



*Lucien et Berthe SCHAFFHOLTZ mes  
grands parents paternel dans leur café  
épicerie à Rueil Malmaison.*

Elle est réintégrée dans la nationalité française sur décision du Président de la République, monsieur Jules GREVY, le 19 mai 1884.



*Certificat de réintégration de la nationalité Française signé par le Président de la République « Jules GREVY ».*

Le plus ancien SCHAFFHOLTZ connu à ce jour était né en 1779. Il se prénomait Marc. L'Alsace était française à cette époque.

Mon père fait son service militaire dans l'aviation à Nancy. Rappelé le 5 septembre 1939, il est démobilisé et mis en affectation spéciale chez Citroën pour des raisons d'armement. Il y travailla plus de 40 ans. Entré comme tourneur fraiseur, il gravit les échelons, passe chronométrier, chef d'équipe et fini contremaître. Pendant ses temps libres, il cultive le jardin avec mon grand-père qui vit alors avec sa sœur (Emilie, Tante Mélie) venue lui tenir compagnie. Après la guerre, il approvisionne, en petites quantités, une marchande de légumes, madame MAILLETTE, (rue Boucicaut). Pour certaines denrées, les cartes de rationnement ont eu court jusqu'en 1949. Une autre des sœurs de mon grand-père habitait également à Fontenay, place de la

Mairie, Aline PEAN. Son fils, Pierre, fut un apprenti de mon grand-père et travailla ensuite chez CHEVILLON avant de créer après la

guerre sa propre entreprise d'horticulture (d'abord à Châtillon et ensuite à Boissy Sous Saint Yon dans le département de l'Essonne). Il vendait ses plantes sur le marché aux fleurs de Paris.

Quelques années avant la guerre, mes parents achètent un terrain rue du Docteur Soubise à Fontenay, espérant y édifier un pavillon.

Au mois de mars 1939, nous déménageons pour venir habiter au 4<sup>ème</sup> étage, sous les toits au 19 route de Bièvre (devenue avenue du Général Leclerc), dans un immeuble (aujourd'hui démoli) dont la propriétaire, madame MELOT, une Limousine, habite sur le même pallier. L'arrivée du conflit mit un terme au projet de construction et le terrain acheté avant guerre fut vendu courant 1947. Il est alors envisagé de transformer la maison de mon grand-père après qu'il soit décédé. Une demande écrite est faite à la Mairie pour que l'eau et le gaz soient installés allée des Ormeaux. Le refus du Maire, monsieur Maurice DOLIVET, du 8 juillet 1948 obligea mes

parents à envisager une autre solution. Nous demeurâmes dans cet appartement jusqu'en juillet 1949, pour venir nous installer 19 rue Robert Marchand après que d'important travaux aient été réalisés par un entrepreneur de Châtillon, monsieur BRUNET. Ce Jurassien, en partant des plans dessinés par mon père, améliora considérablement le confort et l'aménagement intérieur. La locataire en place fut relogée allée des Ormeaux après qu'il lui ait été aménagé un espace de terrain suffisamment grand pour que son berger Allemand puisse s'ébattre convenablement. Quelques années après la disparition de mon grand-père, des boxes furent construits dans la partie basse de la propriété. Pendant les vacances, et indépendamment de la grille de la rue Robert Marchand, j'étais chargé de repeindre les portes métalliques.

Fontenay-le 23 Avril 1948

Monsieur le Maire

Ayant l'intention d'aller habiter à Allé des Ormeaux à Fontenay, je vous en demande et j'aurais voulu de faire installer de l'eau et le gaz dans cette partie de la rue, sans participation de la commune; il y aurait environ 25 mètres de canalisations à faire pour le gaz, pour lequel je serais seul abonné, et un peu plus de 50 mètres pour l'eau, mais si vous seriez d'accord avec, puisque Monsieur Baudouin 3<sup>e</sup> allé des Ormeaux est aussi abonné à cette question je dois vous signaler que la perspective d'être au gaz est possible d'un puit, mais que le niveau de l'eau dans ce puit n'est qu'à 2<sup>e</sup> 50 centimètres et que la partie de cette eau est appelée à être polluée dans un temps plus ou moins court du fait des fosses septiques et des puits qui sont situés dans le voisinage.

6 juillet 8.

Le Maire de Fontenay-aux-Roses,  
à Monsieur SCHAPFHOETZ  
19, route de Bièvres  
FONTENAY-aux-ROSES.

Monsieur,

Comme suite à votre lettre du 23 avril dernier relative à la pose de canalisations d'eau et de gaz, allée des Ormeaux, pour desservir votre propriété, j'ai le regret de vous informer que la commission des chemins réunie le 2 juillet n'a pas cru devoir y donner une suite favorable en raison d'une part de l'importance des frais à envisager (environ 200.000 francs) pour un seul usager intéressé à la conduite de gaz et deux à celle de l'eau et d'autre part du refus du Syndicat d'effectuer des canalisations lorsqu'il n'y a pas 5 abonnés à l'hectomètre.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

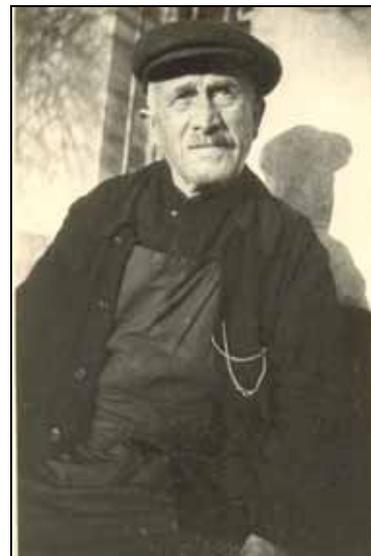
Le Maire,

*Ju*

*Lettre adressée par mon père à la Mairie et réponse négative du Maire de Fontenay.*

A la déclaration de la guerre, et devant l'avancée des troupes Allemandes sur Paris, la Société Citroën mit à la disposition des familles de ses employés (que l'on appelle toujours des collaborateurs) des camions pour les emmener hors de la région parisienne. Nous voici partis pour l'exode sans avoir besoin de marcher à pied, du moins pour le début, comme beaucoup de pauvres gens s'y sont vus contraint. J'avais environ 18 mois ; direction le sud ouest. Les ponts de la Loire étant soit détruits soit minés, les camions s'arrêtèrent à Blois. Ayant de la famille à Authon, (Simon et Madeleine ROUX), nous continuons le chemin par nos propres moyens. Vers Tours où nous réussissons à prendre un train après trente six heures d'attente pour remonter vers Château Renault. Une carriole tirée par un cheval mit fin ce chaotique parcours.

Madeleine était une cousine germaine de ma mère. Elle et son mari avaient une fille, Marie Madeleine, qui, étant légèrement plus âgée trouvait très drôle de me courir après pour me frotter les cuisses avec des poignées d'orties. Elle était la seule à éclater rire (elle continue encore à l'heure actuelle). Ma mère et moi y avons passé une grande partie de la guerre. A l'extérieur de ce village se trouvait le château appartenant au Marquis Sauvage de Brantes, famille de l'épouse de l'ex Président de la République monsieur Valery Giscard d'Estaing, et dont un membre de la famille anime certaines émissions à la télévision française (Emanuel de Brantes). Nous allions régulièrement y acheter des œufs. Authon est une petite bourgade du département du Loir et Cher, située entre Vendôme et Château-Renault. Pendant la guerre, il fallait quelques fois plus de 48 heures pour effectuer en train le trajet d'un peu plus de 200 kilomètres séparant Paris d'Authon dans des wagons inconfortables : chaque compartiment de huit places avait une porte en bois donnant sur deux marches courant tout le long. Les arrêts dus aux bombardements et aux attaques aériennes étaient nombreux.



*Mon grand-père (1945-1946).*

Après notre retour à Fontenay, à la fin de la guerre, ma mère reprit son travail de couturière. Elle exerçait à domicile pour des patrons du 3<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Compte tenu de la qualité de son travail, (elle cousait les modèles sur une machine à coudre mécanique de marque Excelsior), ses modèles servaient de référence à la fabrication du prêt-à-porter en série. Alors que nous habitions encore route de Bièvre, j'attachais les chutes de tissu les unes au bout des autres pour en faire une sorte de corde descendant jusqu'au niveau des caves, soit sur cinq étages, et qui ondulait avec le vent. Un jour, le locataire du 3<sup>ème</sup> étage coupa cette corde. J'en fus très mécontent, et ma mère du arrêter son travail pour me consoler avec beaucoup de peine.



*Le 8 Allée des Ormeaux en 1960.*

Aux environs de 1960, mes parents craignant une expropriation en vue de la construction du Collège des Ormeaux, vendent la maison et le terrain hérité de mon grand-père à un promoteur, monsieur ZARKA, qui édifia, une fois la maison démolie, un immeuble de studios.

Mes camarades de jeux étaient Paul TARALLE, qui habitait allée des Ormeaux, Raymond AUGUEUX, lui était de la ruelle du Val Content. Il réside maintenant dans le Val d'Oise. Son grand-père a été un élu municipal, Jean Pierre GRAVES, dont les parents étaient

pharmaciens herboristes en gros dans les environs immédiats de la Bastille. Quand ils m'emmenaient avec eux à bord de leur Citroën Traction Avant, les odeurs de ces plantes médicinales flattaient les narines de senteurs différentes au fur et à mesure que l'on avançait dans les réserves du magasin. Ils étaient propriétaires de cette grande maison surplombant la station de métro, située au 1 avenue René Isidore et sur laquelle trônait du Guesclin en armure, aujourd'hui disparu. Dans l'immense salle à manger se trouvait une magistrale cheminée, et des vitraux garnissaient les fenêtres. Nous fréquentions tous deux le Collège Saint Gabriel de Bagneux. Contrairement à moi, il était pensionnaire. Pour compléter la nourriture servie à la cantine, j'arrêtais ma bicyclette chaque matin à son domicile où sa mère me donnait des sandwiches, qu'il appréciait à juste titre. Il vit depuis des années au Brésil. Sa mère m'apprit à nager.

En 1952, mes parents achètent leur première voiture, une 2cv Citroën de 375 cm<sup>3</sup>. Cette Société n'appréciait pas qu'un non cadre commande autre chose que ce type de voiture, fusse-t-il contremaître. Nous l'avons attendu deux ans. Il fallait la garder autant de temps. Mon père, avec les cartes Michelin, prépare le voyage avec tout le sérieux qui le caractérisait. Nous partons, pour nos premières vacances, en Savoie, direction la vallée de la Maurienne. Montée pénible du col de l'Iséran où nous étions doublés par beaucoup d'automobilistes que nous retrouvions en haut, capot ouvert pour laisser refroidir les moteurs, qui pour certains fumaient énormément. Dans les descentes cela n'allait pas beaucoup plus vite : les autres, une nouvelle fois, nous dépassaient. Nous les retrouvions en bas des cols laissant refroidir, cette fois les freins, et nous continuions notre bonhomme de chemin sans difficultés particulières, heureux que nous étions de cette liberté de découvrir les merveilleux paysages qui s'offraient à nos yeux. Ensuite, le col des Aravis : même scénario, avec un temps splendide, au sommet duquel nous avons pu voir le Mont Blanc, majestueux avec son manteau neigeux surplombant toutes les autres montagnes tel un seigneur sur un piédestal debout devant ses sujets. Chaque soir à l'étape, il fallait vider le coffre de la voiture qui ne fermait que par une toile, pour éviter de se faire voler les quelques bagages que nous emmenions. Dans les chambres d'hôtel, il n'y avait ni toilettes, ni salle de bains. La toilette se faisait derrière un paravent, dans une grande cuvette parfois en céramique, souvent en tôle. L'eau froide était contenue dans un broc de la même matière. Les gants, les serviettes et le savon n'étaient pas fournis mais, qu'importe, nous étions en vacances.



*La 2cv des premières vacances 1952.*

Ma mère adorait faire de la photographie. Il est vrai qu'elle avait un certain don, de même elle dessinait avec un talent extraordinaire. Elle disposait d'un appareil à plaques de verre qui nécessitait un certain temps et beaucoup de patience pour chaque prise de vue. Il était indispensable de sortir le pied,

y visser l'appareil, déplier le soufflet sur son rail, ouvrir la partie arrière, mettre le verre dépoli, cadrer la photo tout en faisant la netteté en déployant plus ou moins le soufflet, en passant par l'objectif. Et, comme pour l'œil humain, l'image apparaissait alors à l'envers, retirer le dépoli, mettre la plaque, retirer le cadre de celle ci et enfin prendre la photo. Pour y figurer, elle disposait d'un retardateur mécanique monté sur le déclencheur souple de l'appareil. Une fois enclenché, il fallait qu'elle accoure pour ne pas être floue. Le stockage des plaques exposées nécessitait beaucoup de précaution. Elles étaient confiées à notre retour au photographe pour y être développées. Le format était du 9 x 12 avec une marge aux bords dentelés. Les paysages supportaient mieux que nous ces longues séances. Les résultats étaient magnifiques et nous remémoraient avec bonheur les lieux visités. Hélas, à cette époque les vacances étaient courtes, mais la beauté des contrées traversées compensait largement ces journées que nous aurions voulues plus longues.

En 1955, Citroën peaufine la sortie de sa fabuleuse DS, prévue pour le mois d'octobre lors du salon annuel de l'automobile. Mon père n'a pas de vacances. Un couple d'amis, la famille BARBANCE, me prend en charge et nous partons pour la Haute Savoie à bord d'une Renault Frégate. C'est Jean qui conduit. Nous faisons une incursion en Suisse, assortie d'un demi-tour du lac Léman. C'est alors que je découvre avec émerveillement et stupéfaction le chocolat blanc.

Après avoir travaillé à l'usine du quai de Javel (aujourd'hui quai André Citroën), mon père est affecté à celle de Levallois (toutes deux démolies) où étaient fabriqués les roulements à billes. Il me rapportait les roulements défectueux. Leur poids me permettait de gagner les billes de mes petits copains en jouant par exemple au triangle. Au bout d'un certain temps, je restituais les gains à leurs propriétaires car les sacs se remplissaient vite. Quelques années plus tard, son atelier fut transféré à Rennes. Il y partait chaque semaine et ne revenait que le samedi. Il devait participer au montage et à la mise en route de l'atelier qu'il dirigeait. Pour nous faire plaisir, il nous rapportait du cidre bouché. Avec la première bouteille et après avoir enlevé le muselet avec mille précautions, un jet de cidre jaillit de celle-ci en repeignant un des mur de la cuisine. Ce fut une bonne crise de rires. Plus tard, il nous amena d'autres bouteilles, mais aussi un tire-bouchon approprié dans lequel il y avait un trou au milieu et un robinet à proximité du bec verseur.

Avant la seconde guerre mondiale, les jours s'écoulaient paisiblement, jusqu'au moment où des bruits coururent sur la réalisation de la ligne de chemin de fer Paris Chartes. Comme il a été dit précédemment, une partie du terrain avait été exproprié fin 1931 (partie constituant l'emprise de la rue René I sidore telle qu'elle était lors de sa création, elle fut modifiée pendant la construction de la ligne du TGV et de la Coulée Verte). Avec l'arrivée de la guerre, il n'est plus question de réaliser cette ligne. Le projet est alors abandonné... mais pour combien de temps ? La guerre terminée et, après de nombreuses années, un nouveau projet voit le jour. Il était question de construire une autoroute en édifiant un immense viaduc enjambant la partie basse de la rue



Robert Marchand et la ligne de métro (que l'on appelait ligne de Sceaux à cette époque). Nous avions même entendu parler de doubler cette autoroute par une ligne de chemin de fer.

Mes parents furent particulièrement préoccupés par la construction de cet édifice et des conséquences qui en découlaient. Même avec de grandes arches, le paysage aurait été irrémédiablement dénaturé, et la maison pour laquelle ils avaient fait de gros sacrifices financiers perdrait une partie de sa valeur.

Des bruits d'expropriation circulaient notamment pour les constructions situées plus en aval de la rue : les numéros 21 et 23, qui dépendaient déjà des domaines, étaient fortement menacés, ainsi que le pavillon situé au 27 (bien que le terrain appartienne déjà à la SNCF). De même que celui situé en face à l'angle de la rue Robert Marchand et de la rue du Stand, qui lui était habité par la famille CHABAUD. Concernant celui que nous habitons, la plus grande incertitude était de mise. Finalement, avec la construction du TGV en galeries souterraines, aucun de ces pavillons ne sera détruit à l'exception de ceux édifiés sur les terrains appartenant à la SNCF et qui se situeraient sur le passage de la Coulée Verte.

Les informations relatives à ces projets étaient parcimonieuses. Il était par conséquent difficile d'en suivre l'évolution et une certaine angoisse régnait. Quand on eut la certitude de la non réalisation de cette étude, ce fut un immense soulagement. Pas pour longtemps.

Cette fois, il était envisagé de construire la ligne du TGV Atlantique. Mais elle devait être souterraine (bien que d'autres bruits circulaient), cependant dans les deux cas, la construction de l'autoroute ou celle du TGV, la Mairie de Fontenay était avare de renseignements, seule les bruits de la rue fournissaient des informations quelquefois contradictoires et toujours préoccupantes. Quand la réalisation prit forme et que la certitude de l'enfouissement fut acquise, de nouvelles questions se firent jour car, indépendamment des nuisances générées par les travaux, les injections massives de ciment dans le sous sol risquaient de perturber le cheminement des sources nombreuses dans cette partie de la ville. Des fissures apparurent sur les murs. Mon père fit poser des témoins et engageât les démarches indispensables afin de préserver toutes perturbations ultérieures pouvant nuire à la construction et à sa pérennité. Des ingénieurs se déplacèrent pour examiner la gravité des dégâts et envisager leurs évolutions.

Une fois la ligne achevée et mise en service, les désordres sont demeurés en l'état. Seul le passage des trains est maintenant légèrement perceptible.

Ma mère avenante et entreprenante était connue de beaucoup de Fontenaisiens pour son caractère jovial. Elle se levait chaque matin vers 5 heures pour faire son ménage et ses carreaux, disait elle. Ceux qui descendaient prendre le métro ne manquaient pas de faire un brin de causette si l'horaire des trains était compatible. Monsieur LEAUTAUD la connaissait bien et ne

manquait pas de la saluer en partant l'après midi à la Comédie Française, alors qu'elle lavait, comme chaque jour, le carrelage et le perron.

Avant de poursuivre ma scolarité à Saint Gabriel, à Bagneux, j'avais commencé par l'école communale du Parc à Fontenay. C'était à la rentrée de 1944. Certain de mes camarades de classe avaient leur père rentrant des camps de prisonniers ou du STO. Je me vis alors affublé de divers surnoms relatifs aux Allemands tel que boche et autres quolibets désignant l'occupant pendant la guerre. Bien que n'ayant pas un tempérament belliqueux, ces insultes me valaient des empoignades qui se déroulaient autour de l'arbre situé en bas à gauche de la cour, ce qui amena le Directeur à convoquer mes parents. Les choses rentrèrent dans l'ordre après que des leçons de morale furent pratiquées par l'institutrice. En classe de CE1, l'instituteur s'appelait monsieur BRI ONNE. Dès le début de l'année, il nous avait dit que si nous étions « sages », il nous jouerait du violon. Nos oreilles ayant souffert à la première exécution (au propre comme au figuré), l'instrument a vieilli tranquillement et sagement dans sa boîte toute l'année, sans que nous ayons compris pourquoi. Pourtant nous faisons de très gros efforts !!!

Mes parents me firent apprendre le piano. A « Saint Gab », comme nous disions, le professeur était aveugle et venait chaque jour de la Place d'Alésia à Paris 14<sup>ème</sup> par ses propres moyens. S'il ne voyait pas, il avait l'oreille très affûtée : bien qu'une quinzaine d'instruments jouaient en même temps (pianos et violons), chacun dans une pièce différente, il percevait très bien celui qui faisait un « canard » (fausse note en jargon musical) et accourrait lui demander de recommencer le morceau qu'il apprenait.

A la maison, j'avais aussi mon piano. Quand mes parents recevaient des invités, j'accompagnais ma mère chantant « La Berceuse » de Mozart. Plus tard, adolescent, trouvant le piano encombrant et intransportable, j'acquis un harmonica, ce qui me permit après huit années de musique classique, (Bach, Beethoven, Chopin, Schubert etc) de jouer un répertoire plus moderne, mieux en adéquation avec mon époque et mon âge. Citroën mit mon père en préretraite en 1967, ma mère ne travaillait plus depuis quelques années. Après une dure vie de labeur et d'économie, ils profitèrent de ces temps de loisirs pour effectuer de nombreux voyages autour du monde. Ils vivront dans cette maison jusqu'à leur décès: ma mère le 31 août 1997, mon père le 21 avril 1999.



*André et Lucienne SCHAFFHOLTZ dans les années 1990.*

Après 28 mois de bons et loyaux services sous les drapeaux et un séjour en Algérie, qui était le passage obligé des jeunes gens de mon époque, je me suis marié le 12 juillet 1961 avec Concetta PALLAGROSI. Après avoir habité Bourg-la-Reine dans une minuscule chambre, nous emménageons dans un petit chalet au 3 avenue du Général Leclerc appartenant à la famille BARBANCE où nous disposions de trois pièces : le rêve ! C'était une petite maison en partie en bois. Nous logions au premier étage et disposions d'un balcon des plus agréables.



*Mariage de Pierre SCHAFFHOLTZ et de Concetta PALLAGROSI le 12 Juillet 1961.*

Cette maison vit l'arrivée le 23 avril 1963 de Frédéric suivit, le 23 Mars 1964 de Nathalie, pour terminer le 19 Avril 1965 par Marie Laure, tous trois nés et baptisés à Fontenay. Le soleil et la joie illuminaient la maison de leurs rires et de leurs jeux.

En 1967 nous quittons Fontenay pour nous installer dans le département de l'Essonne, où je travaillais.



*En 1966, Nathalie 2 ans, Marie Laure 1 an, Frédéric 3 ans sur le balcon du pavillon de Fontenay 3 avenue du Général Leclerc.*

Un jour, mes enfants étant chez leurs mamie et papi, demandèrent qu'ils leur fassent des pop corn. Une fois les ingrédients achetés et la poêle huilée bien chaude, ils se gardèrent bien de dire à leur mamie de mettre un couvercle. Le résultat ne se fit pas attendre, les pop corn sautèrent dans toute la cuisine, le fou rire gagna tout le monde. Ils en rient encore trente cinq ans plus tard.

Mes activités professionnelles m'amènèrent à voyager dans toute la France. En Alsace, avec mon nom, je fus vite reconnu comme un des leurs. Toutefois, le fait que mes ancêtres soient partis de cette belle province, était mal accepté. Je me vis alors affublé du nom de « caméléon »

ou de « Français de l'intérieur », c'est leur façon d'appeler, pour certain, ceux qui ont quitté l'Alsace, car il existe deux France, l'Alsace et l'autre France, « celle de l'intérieur ».

Après avoir occupé pendant huit ans la maison de ses grands-parents, Frédéric est parti en province pour des raisons professionnelles. Mis à part le garage et son entrée donnant sur la rue, les volets métalliques au lieu du bois, le percement d'une fenêtre au premier étage où se trouvait ma chambre, et une autre sur la partie arrière pour éclairer la pièce où travaillait ma mère, la maison a gardé son aspect initial en meulière apparente. Ces travaux avaient été réalisés après notre déménagement entre 1949 et 1951.



*La maison du 19 rue Robert Marchand à Fontenay en 1948 avant les travaux.*



*En 1951 les volets ne sont pas encore remplacés, le garage est réalisé.*

Alsaciens de par mes aïeux, Français d'origine, Fontenaisien de naissance, comment pouvoir oublier cette ville qui m'a vu naître ainsi que mes enfants. Cette ville dont le nom est un enchantement rien qu'en le prononçant. « Fontenay aux Roses », à l'image de son blason, pays des sources et des fontaines où l'eau est omniprésente, pays ancestral des roses, cette fleur délicate aux pétales multicolores, au parfum enivrant, que l'on dit être, à juste titre, « la reine des fleurs ». Pays où sont venus mes ancêtres. Ils y ont vécu heureux, y sont morts, et sont maintenant Fontenaisiens pour l'éternité.

Pierre SCHAFFHOLTZ

1<sup>er</sup> octobre 2007

Remerciements : Odile Coudière (pour la mise en page).

Sources : Collection privée sauf pages 7 et 11 (Archives municipales).

Tirage : Imprimerie municipale.

Si vous souhaitez participer à cette série sur les familles de Fontenay, merci de contacter  
Les Archives municipales  
75 rue Boucicaut  
92260 FONTENAY AUX ROSES  
01 41 13 21 12  
ou [documentation@fontenay-aux-roses.fr](mailto:documentation@fontenay-aux-roses.fr)

Histoire de familles déjà publiés

(consultables sur [http://www.fontenay-aux-roses.net/ress.php?id\\_c=1&id\\_rubrique1=96&id\\_rubrique2=198](http://www.fontenay-aux-roses.net/ress.php?id_c=1&id_rubrique1=96&id_rubrique2=198) )

1. La teinturerie Leroux.
2. L'entreprise Boncorps.
3. Les pépinières Bonnejean.
4. André Salel, pionnier de l'aviation.
5. Emile et Valérie Barbance : Charbonniers.
6. La famille Guiot : Trois siècles d'attachement à la terre fontenaisienne.
7. Souvenirs d'un petit vélo : Hommage à René Grimault.
8. Au son de l'accordéon : Evocation de la famille Biondo

---

En préparation :

La menuiserie Javoy.

Pierre Million-Rousseau : Mon père ce héros.